

14^{me} ANNÉE.

N° 432 B.

TOUS LES JEUDIS.

25 SEPTEMBRE 1941

DEUX FRANCS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



Une grande artiste suisse, **ELEONORE HIRT**, tient le rôle principal d'OASIS DANS LA TOURMENTE, réalisé par Georges Depallens avec le concours de la Croix-Rouge Internationale.



LA FOIRE DE MARSEILLE

La Journée du Cinéma à la Foire de Marseille, cette journée dont l'organisation incombait à *La Revue de l'Ecran* a été — disons-le sans fausse modestie — un énorme succès. Un public beaucoup plus nombreux que ne pouvait en contenir la vaste salle des conférences du Palais des Congrès se pressait mercredi après-midi pour assister à la manifestation que présidait M. Louis Ploquin, directeur du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, assisté de ses deux délégués en zone libre MM. Costa de Beauregard et Letohic. Parmi les assistants on remarquait plusieurs artistes célèbres, des réalisateurs, des journalistes et — fait très important — de très nombreux industriels et professionnels de la distribution et de l'exploitation. Les membres de la Corporation ont répondu à l'appel que *La Revue de l'Ecran* leur avait adressé en commun avec M. Ghiglione et le Comité d'Organisation, dans une mesure vraiment réconfortante.

Car il faut bien le dire, à part l'attraction nettement spectaculaire que représentait cette Journée du Cinéma à la Foire de Marseille, c'était surtout la manifestation grandiose de la renaissance du Cinéma français, M. Ploquin l'a souligné dans son allocution très documentée et précise; Jean Toulout l'a répété au cours de la spirituelle improvisation par laquelle le président d'honneur de l'Union des Artistes apporta à l'assemblée le salut des acteurs de France.

Les privilégiés qui assistèrent à cette réunion purent revoir un numéro de *La France en Marche* retraçant l'histoire du Cinéma, et eurent la primeur d'images variées, constituées par un acte de toute beauté de *Terres Vermilles*, le documentaire nouveau de J. K. Raymond Millet, présenté par l'auteur, par une bobine de *Madame Sans-Gêne* apportée de Paris par Roger Richebé, des *Hommes sans peur*, présentée par l'excellent artiste Georges Lannes, des fragments d'*Une Femme dans la Nuit* que présentait Edmond T. Gréville et enfin d'une véritable « copie de travail » de *La Troisième Dalle* de Michel Dulud. La séance se termina par un documentaire sur le Maréchal Pétain, fort applaudi, après quoi on alla visiter les stands de la production cinématographique, car pour la première fois le Cinéma est effectivement représenté à une manifestation de l'importance de la Foire de Marseille.

Charles FORD.

ESPOIRS.

SIMONE PARIS

Simone Paris a débuté à Bruxelles, dans *Les Amours du Poète*. Elle avait 200 lignes à dire, mais on la voyait à 15 ans, puis à 25, et en ces 200 lignes, tous les sentiments passaient. Et tous ces sentiments, elle les exprimait avec, sans doute, ce qui lui manquait d'expérience, mais aussi avec ce qu'elle possédait déjà en elle de sincérité pour un art et de passion pour un métier dont elle rêvait.



De ce métier et de cet art, elle avait déjà rêvé quand, toute petite fille, elle jouait *Le Petit Chaperon Rouge* en pension. C'était une version adoucie, où le loup ne mangeait pas la petite fille, mais où un brigand l'emportait dans un sac. Simone Paris en a gardé le souvenir d'une grande joie et d'une sévère punition, car elle sortit avec une telle fougue du sac où le brigand l'avait enfermée, qu'elle laissa voir, malgré toutes les recommandations, ses jupons blancs. Et elle conjuga dix fois, tous les temps du subjonctif compris, un verbe de trois syllabes avec un

NOTRE COUVERTURE

Eléonore Hirt est la jeune vedette du premier grand film suisse de classe internationale, *Oasis dans la Tourmente*. Dans cette production, elle tient le rôle de Jeanne, infirmière au grand cœur, qui meurt victime du devoir.

Jeune Bâloise de 20 ans, Eléonore Hirt fit ses études à Paris, et seule la tourmente la contraignit à retourner au pays. Connaissant parfaitement le français et l'allemand, Eléonore Hirt put ainsi jouer sur toutes les grandes scènes suisses. Elle fit d'ailleurs partie de la troupe réputée du Théâtre Municipal de Lausanne.

Oasis dans la Tourmente sera pour Eléonore Hirt l'occasion de remporter un grand succès au cinéma. Elle a travaillé dur pour y arriver, mais nous ne doutons pas qu'elle trouve la récompense de ses efforts.

complément direct et un complément de nom.

Bruxelles valut à Simone Paris un succès qui en fait à Paris l'élève de Sacha Guitry. Elle débutera à ses côtés, en même temps que Geneviève de Serreville deviendra « le numéro quatre » dans *Un soir quand on est seul*, qui, créé à Monte-Carlo, partit ensuite en tournée en Suisse. Puis Sacha Guitry lui procura son premier engagement de cinéma, dans un petit rôle de *Ils étaient neuf célibataires*.

Depuis l'armistice, on l'a vue dans la version Cammage du *Chapeau de Paille d'Italie*, où elle joue Clara, la modiste d'où le fameux chapeau, fléau de Fernandel, prend son envol et boucle le circuit des fausses-pistes. Elle est aujourd'hui pensionnaire chez Marcel Sablon au Palais de la Méditerranée », où elle a été la blanche Galatée du *Polyphème* d'Albert Samain. Elle y jouera bientôt *Les Caprices de Marianne*.

Mais en attendant, Simone Paris a pris le chemin du château de Bic d'abord, des Studios Nicæa ensuite, où Michel Dulud tourne *La Troisième Dalle*. Dans ce film original où le comique s'accommode allègrement du mystère de cinq siècles, elle sera la courtisane pas tout à fait courtisane de 1481, en même temps que la femme indéniablement légère d'aujourd'hui. Et l'on ne s'étonnera certes pas si sa tignasse d'un roux presque blond, si bien assortie à ses yeux pas toujours ingénus, pèse quelque peu sur les actes d'un certain marquis. Mais c'est encore un secret. Un secret auquel l'allant de Simone Paris réussira sans doute à accrocher un charme supplémentaire...

L. S.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.
Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.
Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

LES OPINIONS DE



MAURICE JACQUELIN

artisan de la collaboration
artistique franco-suisse.

— Aucunement. Comme vous le voyez, je suis venu faire un petit tour dans les centres artistiques de la zone libre : Lyon, Toulouse, Marseille et Nice, avec aussi Monte-Carlo. J'ai discuté avec de nombreux artistes et je puis vous dire que plusieurs d'entre eux viendront à Genève, par exemple Lydie Vallois et Françoise Engel, deux jeunes qui, j'espère, feront du bon travail à la Comédie. Marcelle Chantal, Jean Montazel et Abel Jacquin reviendront également à la Comédie et nous sommes en pourparlers très avancés avec Fernand Fabre. Mais je dois aussi vous dire qu'en Suisse comme ailleurs, le nombre des gens qui veulent faire du théâtre ou du cinéma est immense. Presque chaque jour, un coup de téléphone m'annonce que je vais entendre quelqu'un d'étonnant... presque chaque semaine, quelqu'un, sûr de lui, vient auditionner. Malheureusement, je suis rarement émerveillé... mais je suis souvent peiné d'être obligé de parler sincèrement, brutalement, et de décourager ces futurs comédiens, avec toute mon énergie et mon honnêteté. Ne croyez pas que le métier de couper d'ailer me soit une volupté, mais je trouve trop grave de laisser se fourvoyer dans une carrière si difficile, une personne, quand elle n'y est pas appelée. C'est si lourd de conséquences, surtout à l'heure actuelle, que je prends alors mon courage à deux mains... pour décourager mon interlocuteur.

— Que reprochez-vous surtout à ces candidats ?

— Avant tout un manque de sévérité envers eux-mêmes. Les jeunes devraient travailler un peu plus. Lorsqu'un candidat acteur a vraiment des « dons », il devrait s'attacher à nuancer sa voix, et surtout à savoir « disséquer » un texte, le faire comprendre à des gens qui l'entendent pour la première fois. Il faut aussi qu'il sache écouter. Dire le texte avec intelligence, c'est le rôle que confie l'auteur ou le metteur en scène ; savoir écouter et jouer l'extra-texte, meubler les silences, est beaucoup plus difficile, aussi bien au théâtre qu'au cinéma. Et pourtant, c'est là le devoir de l'acteur.

Notre conversation se termina, car Maurice Jacquelin repartait le jour même pour Genève. Ce que le directeur de la Comédie venait de me dire est une réponse à tous ceux qui écrivent à la *Revue de l'Ecran* pour nous demander d'intervenir auprès de réalisateurs pour les faire « tourner ». Nombreux sont ceux qui se croient destinés à la gloire cinématographique, sans avoir toutefois fait quoi que ce soit pour apprendre le métier de comédien. Nous citerons donc encore un extrait d'un article que Maurice Jacquelin a publié dans un quotidien suisse :

« Sachez que les artistes qui ont le talent le plus jailli, le plus pur, le plus naturel, sont ceux qui travaillent le plus et que ce qui a l'air de s'improviser est le fruit d'années d'un travail incessant et acharné.

« Si vous croyez que vous êtes un élu, la question primordiale alors devient le choix d'un bon professeur. Et partant de l'idée que vous ne savez rien, et que vous avez tout à apprendre, allez de l'avant avec ferveur et confiance, lorsque vous aurez reconnu que vous avez en vous quelque chose qui vous permet de voir s'allumer la rampe ou les projecteurs et de donner votre aspect à un personnage.

Mais si vous n'avez aucun don, si votre personnalité est terne, effacée, votre voix incolore, votre diction molle, si aucune fantaisie ne relève votre manière de vous exprimer, vous avez malgré tout un moyen magnifique d'aimer ce métier, c'est de venir au spectacle en spectateur, oublier vos soucis en écoutant ceux qui en ont autant que vous ! »

Ainsi soit-il !

Charles FORD.

ERRATUM

Une petite erreur s'est glissée dans l'article de René Jeanne intitulé « Pour un Musée de Cinéma ». Au lieu de Gustave Rondel, il fallait lire Auguste Rondel.

— Avez-vous des difficultés pour constituer votre troupe ?



VÉNUS AVEUGLE

"Ce coup direct au cœur..."

par
J. K.
RAYMOND
MILLET

Ce coup direct au cœur, à une époque où chacun ne songe qu'à son estomac, ce sera l'honneur d'Abel Gance d'avoir osé le porter, et son mérite d'avoir frappé juste.

Voici, scintillant enfin d'un canal où elles stagnaient comme mortes, les larmes, les précieuses, les chaudes, les significatives larmes qui donnent au visage humain ce pathétique sans lequel il ne vaudrait pas la peine d'être vu.

Je les devinais dans l'ombre, ces vivantes larmes lourdes et salées — lourdes comme une douleur d'amour, salées comme la mer immense — lorsqu'à la présentation de ce film qui ressuscite le cinéma tant de figures immobiles, tant de poitrines crispées, tant d'yeux gonflés, se tendaient vers l'écran, convergents et fraternels.

Je veux voir dans la dernière œuvre de l'auteur de *La Roue* comme une roue chargée d'étoiles, assez semblables sans doute à celles que les dieux lancent dans le ciel quand il ne leur paraît pas suffisamment constellé ; une roue qui tourne, tourne de plus en plus vite, laissant s'échapper de temps à autre des soleils que la force centrifuge entraîne. *Venus Aveugle* est pleine de ces soleils-là, petits ou grands, d'une lumière éclatante ou adoucie, familiers ou hostiles, accrochés à elle, et que la roue du film emporte et libère. Soleils parfois tellement éblouissants, qui éclairent les images d'une telle fugitive lueur, qu'on n'aperçoit pas bien d'abord la roue, ni l'axe qui la supporte.

Cet axe, c'est l'aventure même du film, imaginée par Abel Gance, et que certains ont appelée, avec la moue qu'il sied, une histoire populaire. Comme s'il y avait des histoires populaires, des histoires bourgeoises et des histoires aristocratiques ! Comme s'il n'y avait pas que de belles et de vilaines histoires, des histoires bien ou mal racontées !

La nuit, dès les premières images, s'appesantit sur Viviane — cette Viviane Romance dont on dira plus tard qu'elle a été un moment du cinéma français, et qui porte en elle tant de puissants parfums et de grâce envoûtante. Vénus va devenir aveugle, plus belle

encore peut-être d'être aveugle, comme sa sœur de Milo est plus gracieuse de n'avoir point de bras et la Victoire de Samthrace plus altière d'être sans tête. Mais le courage de dire cela à une fille dont le quotidien travail — car au vingtième siècle, Vénus est retoucheuse de photographies — exige précisément une vision impeccable, à une fille qui au surplus aime et qui, à la pensée de perdre son bel amour, tremble de peur panique ?

Sur ce regard qui meurt, devant quoi passent sans l'émouvoir des choses qui ne sont déjà plus que des ombres de choses, un oculiste — moderne fossyeur — jette les quelques pelletées de terre de mots d'espoir inutiles.

La fille — Viviane ! Viviane ! — quitte cet homme ; sa cécité lui vaudra de ne plus pouvoir le revoir. Sur son chemin, elle rencontre un mendiant privé de la vue, qu'elle voit à peine, elle ! qui ne la voit pas du tout, lui ! Rencontre symbolique d'un aveugle depuis toujours et d'une aveugle en devenir. Et encore Viviane aperçoit l'homme, et l'homme devine Viviane ; mais combien de milliers et de milliers de gens vont ainsi chaque jour dans la rue, se croisent se font des révérences, qui sont des êtres malheureux et des êtres en puissance de malheur, et qui n'en soupçonnent rien ! Ah ! ce serait une étrange chose si le passé et l'avenir des hommes étaient lisibles sur eux-mêmes...

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire maintenant l'atroce comédie que joue Viviane, qui préfère sacrifier son amour au souvenir de son amour... Nous la retrouvons dans une église : elle a perdu son enfant pour qui le prêtre vient de dire la messe des morts ; et dans le moment qu'elle quitte l'église, sa rivale heureuse y entre, porteuse d'un bébé qu'elle conduit au baptême. Ces deux cortèges, qui rappellent la poésie qu'on apprenait jadis dans les écoles, ont fait sourire par leur opposition évidemment facile les « gens de goût » dont la race est immortelle semble-t-il, encore que je ne sache de quelle façon ils se reproduisent.

La folie — et ce qu'il y a de sage dans la folie — par la voix de qui le destin souvent s'exprime lorsqu'il nous veut conseiller, sont représentés dans ce film par un prestidigitateur maniaque, toujours en retard, toujours un peu ahuri, préparant des numéros qui, le moment venu, rateront et escomptant des succès qui seront des désastres. Et qui, naturellement, apparaît drôlement fardé à l'instant où une atroce souffrance ravage deux cœurs. Il a plu à Gance de faire de ce deux et pitoyable halluciné un clown : soit ! — mais dans la vie courante, ceux qui comprennent mal ou en retard, et qui passent béats et satisfaits au milieu de troubles et de déchirement qu'ils ne devinent pas, ce sont plutôt les gens sérieux. Les gens sérieux ne sont d'ailleurs que des clowns auxquels on a retiré leur chapeau pointu et leur fond de teint.

Puis, petit à petit — miracle ! — les ténèbres s'évanouissent devant Viviane ; ce qui était définitive nuit n'est déjà plus que sombre crépuscule ; et dans ce crépuscule qui s'éclaircit naissent des taches noires, des taches blanches, des taches grises — miracle ! Des formes, des couleurs, parties à l'assaut du cristallin, revendiqueront leurs particularités propres. La lumière apparaîtra moins obscure que l'ombre ; et l'on sent qu'on arrachera la fille à la nuit. Qu'elles sont belles et denses ces dernières images du film dont certaine répètent les premières : répétitions voulues, orchestrées par Abel Gance, et qui sont une véritable volupté visuelle comme les répétitions de phrases musicales constituent l'essence même de la volupté que donne la musique.

Ce que je veux redire dans les quelques lignes qui me restent, c'est l'étrange enivrement que procure la présence sur un écran, de Viviane Romance, c'est l'attrait de ce complexe féminin où le pire et le meilleur, la spiritualité et la sensualité se rejoignent en une étonnante combinaison.

Ce sera un singulier chimiste ou un singulier psychologue — et je lui tirerai mon chapeau — l'homme qui analysera, qui dissociera cette combinaison dont la formule fut écrite un soir de légère ivresse, j'imagine, par un dieu auquel le diable donnait des conseils tout bas.

AU CASTELET DE L'ARLÉSIENNE

avec RAIMU



Un paysage camarguais, avec Charles MOULIN

Toute la troupe revient des environs d'Arles où, pendant plusieurs semaines, en plein pays de Camargue, Marc Allégret a filmé les extérieurs de *L'Arlésienne*. Dès le retour le travail a repris à la Victorine pour les scènes dites de studio, qui se passent d'ailleurs quelquefois, comme aujourd'hui, en plein air.

Dans le vaste terrain qui entoure les différents plateaux, on a construit de toutes pièces une cour de ferme comme on peut en voir chez de riches paysans. On aperçoit dans un coin un vieux puits, et un peu plus loin, deux hautes meules de foin. C'est la ferme du Castelet, l'endroit même où se déroulera le drame de *L'Arlésienne*.

Mais en ce moment, les esprits sont à la gaité : on s'apprête à fêter l'arrivée du Patron Marc, et pour cette occasion, le petit vin de Castelet va couler à flots. Gaby Morlay et Charpin accueillent Raimu et Louis Jourdan, ou plutôt Rose Mamaï et Francet Ma-

mai reçoivent le Patron Marc et Frédéric qui reviennent tous deux de chez la belle Arlésienne. Dans le sillage de Raimu, écrasé par tout un fournil de fusils et de bottes, apparaît Maupi-l'Equipage. Il est hirsute, mais arbore avec fierté un pompon rouge à son béret.

Le soleil est puissant, aussi, pour éviter aux artistes une fatigue inutile, se sert-on de leur « double » pour effectuer les dernières mises au point. Le moment venu, les vedettes reprennent leur place et on tourne... avec l'accent, et pas un accent de circonstance, puisque les interprètes de *L'Arlésienne* sont presque tous du Midi.

Sitôt la scène terminée, Raimu, qui a répété un coin d'ombre, s'y fait amener un fauteuil, il paraît bien installé et content ; c'est peut-être le moment rêvé pour obtenir de lui quelques renseignements, mais d'un au-

tre côté, on le dit quelque peu inabordable, enfin essayons :

— Monsieur Raimu, je voudrais vous demander...

Raimu, assez bcurru, m'arrête net :

— Non, mademoiselle, je vous en prie, ne me demandez rien, pas en ce moment, laissez-moi travailler !

Et comme timidement, je lui explique que mon but n'était pas de l'ennuyer, il reprend plus aimable :

— Mais vous comprenez, Mademoiselle, vous ne m'ennuyez pas, mais quand je travaille, je n'aime pas à être dérangé.

Je n'insiste pas. C'est raté, et pourtant, j'avais cru bien choisir mon moment, seulement, je n'avais pas pensé qu'assis dans un fauteuil à l'ombre et dans un courant d'air, Raimu travaillait.

Françoise BARRE.

La jolie débutante Gisèle PASCAL avec Gaby MORLAY (Rose Mamaï)



Patron Marc et son « équipage » (RAIMU et MAUPI)



LA NOUVELLE MADAME SANS - GÊNE



De tous les films français actuellement annoncés, s'il en est un qui soit attendu avec impatience, avec sympathie, c'est bien certainement *Madame Sans-Gêne* et les premiers à éprouver cette impatience sympathique sont les producteurs, les réalisateurs et les interprètes des autres films qui vont avoir à tenir leur place dans les programmes de la saison 1941-42...

par
**RENÉ
JEANNE**



C'est qu'il y a autour de l'œuvre de Victorien Sardou et Emile Moreau une atmosphère de verve et de bonne humeur bien françaises à laquelle on ne peut résister... C'est aussi qu'à ce titre alerte et frondeur, qui répond si bien à certaines facettes de notre caractère national, restent attachés des souvenirs qui, à eux seuls, justifient toutes les curiosités... Ceux qui connaissent l'œuvre veulent ranimer leurs souvenirs, ceux qui ne la connaissent que pour en avoir entendu parler — et qui n'en a entendu parler ? — veulent la voir...

De tous les souvenirs attachés à *Madame Sans-Gêne* le plus vivant — et ce n'est faire tort à aucune des comédiennes qui ont joué le rôle après sa créatrice, ni à Cassive, ni à Mistinguett, ni à Dussanne et Anna de Chauveron, ni à quelques autres, que de le constater — c'est indiscutablement celui de Réjane. Aucun de ceux qui l'ont vue entrer dans sa blanchisserie, le panier plein de linge à la hanche, pendant qu'au dehors fusillade, roulements de tambours et clameurs marquent l'invasion et la prise du château des Tuileries par l'éméute, aucun de ceux qui l'ont entendue dans le cabinet aux meubles d'acajou et de cuivre, répliquer à l'Empereur en fille du peuple qu'elle est restée sous le manteau et la couronne de duchesse, ou « remettre à leur place » les sœurs de Napoléon oubliées de ce qu'elles ont été et de la façon dont elles sont devenues ce qu'elles sont, n'oubliera jamais quelle im-

pression de vie simple et frémissante peut donner une grande comédienne, même quand elle a à interpréter une œuvre qui doit plus à l'artifice qu'à l'art, à l'habileté qu'à l'observation profonde de la vie...

Que donnera dans ce rôle la « piquante » Arletty ? Puisqu'il a été décidé une fois pour toutes que l'interprète de *Tempêtes* et de *Circonstances Atténuantes* est « piquante ». C'est la question que se posent tous ceux qui, ayant vu les différentes interprètes de la brave Catherine Hubscher, Alsacienne au grand cœur, rude et ronde, courageuse, débonnaire et quelque peu forte en gueule, n'ont jamais découvert en elle rien de « piquant ». Mais Arletty, si elle est « piquante », ne l'est peut-être que pour répondre à la réputation qu'on lui a faite et qu'elle a acceptée avec le sourire — et sans doute avec aussi un haussement d'épaules. Elle n'est d'ailleurs pas que cela et elle a assez de talent pour camper une *Madame Sans-Gêne*, qui sera sans doute plus parigote qu'alsacienne, mais qui « enlèvera le morceau » et gagnera la partie avec tout le « sans-gêne » souhaitable.

Les autres rôles, sans avoir l'importance de la blanchisseuse devenue duchesse, sont eux aussi des rôles magnifiques que leurs interprètes successifs ont marqués...

Et tout d'abord, celui de Napoléon, créé par un acteur nommé Duquesne qui, bien qu'il ait eu une longue et assez brillante car-

rière n'a guère laissé de souvenirs que dans l'interprétation de ce personnage dans lequel il s'était spécialisé au point de s'identifier, comme beaucoup d'autres acteurs à qui échut ce périlleux honneur, avec son modèle. Duquesne était excellent, à force de conviction. Ceux qui lui ont succédé, sans posséder une ressemblance aussi exacte avec leur modèle, ne lui ont pas été inférieurs, qu'il s'agisse de Pierre Magnier qui joua *Madame Sans-Gêne*, lors de la reprise à la porte Saint-Martin ou d'Alexandre qui joua

la pièce à la Comédie-Française ou surtout d'Emile Drain qui fut le partenaire de Gloria Swanson dans le film que Léonce Perret fit en 1925.

Dans le film d'aujourd'hui, c'est Albert Dieudonné à qui a été confié le rôle de l'Empereur. Albert Dieudonné fut un étonnant Bonaparte de 25 ans dans le *Napoléon* d'Abel Gance en 1927 : maigre, fièvre, nervosité, tout ce qui caractérisait le général de Vendémiaire et de la première campagne d'Italie, Dieudonné le possédait. Qua-



LA NOUVELLE "MADAME SANS-GÈNE"

(Suite de la page 7)



MISE AU POINT

Je cite textuellement le petit entrefilet ci-dessus paru dans les colonnes d'un de nos confrères de la presse cinématographique.

« Pourquoi ne fonderait-on pas des clubs de cinéastes amateurs, tout comme l'on forme des clubs amateurs de pêche à la ligne ? »

« Les groupements ayant fait l'acquisition d'une caméra tourneraient eux-mêmes leurs films, d'après des scénarios, et dans des décors qui seraient l'œuvre exclusive des membres de leur équipe. »

« On organiserait chaque année des concentrations dans certains villes, des festivals de films d'amateurs, des concours avec des distributions de prix. Cela permettrait :

« 1° Aux jeunes talents de se révéler ; »

« 2° Aux jeunes attirés par l'écran, de tenter une expérience. »

« 3° A certains jeunes, de se diriger vers la partie technique. »

Et le rédacteur en chef du journal en question conclut :

« Il y aurait là, évidemment, une école d'apprentissage dont les résultats ne seraient pas niables. »

« Nous recommandons la suggestion de M. R. B., d'une manière particulière. »

Il est vraiment étonnant de voir l'ignorance de certains en matière de cinéma d'amateur. Je vais donc donner, ci-dessous, à leur intention, tous les renseignements concernant notre passe-temps favori.

Le cinéma d'amateur existe depuis plus de 12 ans.

Il groupe en France et colonies, plus de 100.000 adeptes groupés en une quarantaine de clubs. Pour sa part, Paris en comptait plus de sept.

Chaque année avait lieu un grand congrès international. Il se déroula successivement à Paris, Berlin, Zurich, Vienne, Bruxelles, Barcelone, etc.

Les clubs français organisaient des concours dotés de nombreux prix.

Trois revues « spécialisées » paraissent régulièrement à Paris, sans compter les rubriques de cinéma d'amateur, publiées par nos confrères parisiens, « Cinémond » et « Ciné-Miroir ».

J'espère que ces quelques notes éclaireront notre confrère ; et je termine en lui demandant de bien vouloir se reporter à *La Revue de l'Ecran* n° 411 B, du 26 juin 1941, pour avoir la réponse aux trois questions posées par son correspondant.

Jean BEAL.



On a lu par ailleurs le succès remporté à la Foire par la Journée du Cinéma organisée par l'équipe de *La Revue de l'Ecran*, commissaire de la Section Cinéma.

Ce fut pour les membres du Ciné-Club,

trouvé la création que méritent son intelligence et son art. *Madame Sans-Gêne* la lui donnera peut-être. On doit le souhaiter...

Enfin c'est Henri Nassiet, un acteur qui n'a encore atteint ni la célébrité, ni la popularité — ce n'est pas la même chose — à qui est échu le rôle du sergent puis Maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. Ce rôle a eu pour premier interprète Gaston Dubosc qui vient de mourir. Il fut tenu dans le film de Léonce Perret par Charles de Rochefort et il l'est sur la scène de la Comédie Française par Jean Hervé. M. Nassiet qui a un physique et une personnalité — on a remarqué l'un et l'autre dans *Les Musiciens du ciel*, ne doit pas manquer de faire dans *Madame Sans-Gêne* une création après laquelle il lui sera facile de parcourir une carrière aussi brillante que ceux qui l'ont précédé sous l'uniforme de Maréchal d'Empire.

Quant à Neipperg, le bel officier autrichien remarqué par l'Impératrice Marie-Louise au point que celle-ci l'épousera au lendemain de la mort de Napoléon, c'est Maurice Escandé qui l'incarnera sur les écrans comme il l'incarne déjà sur les planches de la Comédie Française. Créé par Georges Grand qui fut incomparable dans les rôles d'amoureux et d'amants, tenu dans le film de Léonce Perret par Warrick Ward qui fut, ne l'oublions pas, avec Jannings et Lya de Putti, le créateur de l'admirable film qu'était *Variétés*, le rôle de Neipperg, s'il n'est pas de l'importance de ceux de Catherine, de Napoléon, de Fouché ou de Lefebvre, exige de la part de son interprète, une tenue, une élégance, une autorité qui le rendent très difficile. Toutes ces qualités Maurice Escandé les possède et il en a donné maintes preuves.

Roger Richebé a trouvé les interprètes que mérite l'œuvre sur laquelle il a porté son choix.

René JEANNE.

qui bénéficieront d'une invitation spéciale à cette manifestation réservée aux professionnels, une nouvelle occasion d'approcher ces derniers, et de se trouver dans une ambiance de création cinématographique. Un certain nombre d'entre nous visiteront les stands dès le matin (les autres le firent l'après-midi et c'étaient parfois les mêmes) et assisteront à la visite de la Section par M. Raoul Ploquin, grand maître actuel des destinées du Cinéma en France.

Et, l'après-midi, tout le monde se retrouvera salle des Conférences, au Palais des Congrès, où se déroulera le programme dont nous avons déjà parlé.

Encore que nombre de nos adhérents goûtent encore des vacances prolongées et tardives, c'est devant une chambrée honorable

Le Clipper est arrivé

UNE PERILLEUSE INTERVIEW AVEC TALLULAH BANKHEAD

Il fut un temps où votre correspondant considérait comme une aimable et agréable occupation d'interviewer les plus séduisantes stars. Mais c'est fini. Depuis ma dernière et périlleuse conversation avec Tallulah Bankhead, je ne suis plus très sûr de la protection de mon ange gardien. J'ai demandé une meilleure police d'assurance professionnelle, et certainement, si je retourne voir l'une de ces ravissantes demoiselles qui adorent les animaux, je me munirai de legging épais, d'une boîte de pharmacie avec beaucoup de petits bandages, de sérum antitétanique et du plus gros fusil à éléphants possible. Par les temps qui courent, on ne saurait prendre trop de précautions.

Miss Bankhead, qui vient de remporter un grand succès pendant une tournée dans tous les Etats-Unis, m'attendait à la porte de sa loge, secouant sa magnifique chevelure rousse qui lui tombait sur les yeux quand elle parlait. Elle me fit asseoir pendant qu'elle se démaquillait. C'est alors que je fis une épouvantable découverte : j'étais flanqué d'un côté par un enfant prodige qui, à quatre ans, joue les fugues de Bach et épèle n'importe quoi à l'envers, même Vladivostock ; de l'autre côté, il y avait « le lion » !

Pas un très gros lion et il était endormi. Evidemment, il avait l'air assez innocent, mais même à deux mois et demi, un jeune lionceau d'Afrique à crinière noire a des pattes aussi grosses que les poings de Joé

Louis et un équipement dentaire positivement terrifiant.

Comme je proposai à Miss Bankhead que l'interview soit reprise plus tard, devant un cocktail, dans un salon où les lions ne seraient pas admis, elle repoussa ma suggestion, m'expliquant avec sa verbosité habituelle que ce jeune animal était un descendant direct de Cléo, le fameux lion savant de Barnum, qu'elle l'avait acheté à un cirque ambulancier pendant son voyage, quand il n'avait que trois semaines. Qu'elle l'avait appelé « Billy », que ce n'était encore qu'un lionceau et qu'il le resterait jusqu'au moment où il goûterait de la viande crue pour la première fois. En attendant, il buvait du lait au biberon et ressemblait à un gros chat. D'habitude, il se promenait de long en large en clignant des yeux avec l'air de se demander quoi faire. Pour l'instant, il était dans un état comateux après avoir bu deux bouteilles de lait.

Un peu rassuré, j'essayai de suivre la conversation de Miss Bankhead, mais maintenant, je ne peux pas arriver à remettre de l'ordre dans mes notes. Cela me fait l'effet d'essayer de faire des œufs avec une omelette. Aussi, je ne pourrais vous rapporter grand-chose de cet intéressant échange de vues. Il me semble pourtant qu'elle s'est fâchée à un moment contre un confrère qui avait raconté dans son journal qu'elle s'était exclamée, à une exposition de peinture, de-

Avec Marcel André était venu notre ami et collaborateur J. K. Raymond-Millet, qui avait présenté mercredi à la Journée du Cinéma, d'une manière charmante, son dernier documentaire : *Terres vermeilles*. Sa présence fut l'occasion d'une conversation longuement poussée sur le film documentaire et sur ses possibilités infinies. Ce fut vraiment une captivante fin de réunion.

VENDREDI 26, à 18 h., à notre local, 45, rue Sainte, Permanence.

SAMEDI 27, à 17 h. 30, à notre local Réception-surprise.

LUNDI 30, à 18 h. 30, à notre local Permanence.

vant son portrait : « Mon Dieu, que je suis belle ! »

Vers minuit et demi, Miss Bankhead, enfin prête, allait quitter le studio quand « Billy » se réveilla. Gaïement, il mordit la main de votre correspondant et commença à dévoiler une robe de chambre. On le traîna dehors et tout le monde, Miss Bankhead, le petit phénomène, deux amis, le chauffeur, la femme de chambre, le pékinois, le lion et le soussigné prirent le chemin du retour vers la ville, dans la voiture de la vedette.

Tout alla bien jusqu'à l'entrée de Hollywood Boulevard. Mais alors, des lueurs étranges s'allumèrent dans les yeux de « Billy », réveillé par le bruit de la circulation intense. Il remua la queue, s'essaya à rugir et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il sautait des genoux des uns sur les épaules des autres en grognant dans sa gorge comme font les lions à l'approche de l'heure des repas. A la troisième fois, je compris qu'il n'y avait aucun doute que ses instincts les plus sauvages étaient éveillés.

Au premier carrefour, j'invoquai l'urgence d'autres devoirs et Miss Bankhead m'excusa poliment. « Billy » — beaucoup moins gentiment. C'est ainsi que prit fin cette mémorable interview. Quand à « Billy » je suis sûr qu'il est sorti de l'âge tendre. Ce soir-là, il est devenu lion. Hilary CONQUEST.

Tallulah Bankhead, à l'époque où elle jouait *Le démon du sous-marin*, avec de nouveaux venus : Ch. Laughton et Cary Grant.



LA CRITIQUE

LES PETITS RIENS.

Une certaine critique, celle qui ne se préoccupe nullement des contingences matérielles et des difficultés dans lesquelles se débattent actuellement les cinéastes, a proprement « assassiné » ce film qui avait déjà paru sur les écrans de nombreuses villes avant d'affronter le public marseillais. Disons tout de suite que *Les Petits Riens* ne sont pas un grand film, encore que le public soit heureux d'y retrouver une pléiade d'artistes qu'il affectionne et qui constituent une « affiche » sans pareille, mais disons aussi que malgré de nombreux défauts, cette production est intéressante à plus d'un point de vue, et surtout parce qu'elle constituait un très précieux effort au moment où le cinéma français avait une peine éternelle à se relever des ruines.

L'idée initiale des *Petits Riens* était excellente : prendre comme point de départ de l'action une des plus belles pages musicales de Mozart et faire mousser autour de cette musique ravissante, quelques intrigues dans lesquelles un « petit rien » vient changer la vie d'un homme ou d'une femme. Malheureusement, Yves Mirande, pourtant spécialisé — et avec bonheur — dans les films à sketches, nous a semblé, cette fois-ci, beaucoup moins en verve que d'habitude. Son texte et ses intrigues s'en ressentent beaucoup. Il serait donc difficile de faire des reproches au réalisateur (Raymond Leboursier), si ce n'est qu'il a accepté de tourner un film dans des conditions très peu favorables à un début de metteur en scène.

Les sketches sont inégaux. Si celui d'André et de Daurand est très naturel, si celui de Fernandel est assez cocasse et fait rire de bon cœur, les autres... ma foi, les autres rappellent ces rubriques dans certains périodiques parisiens qui classaient les films dans deux catégories : les bons et... les autres.

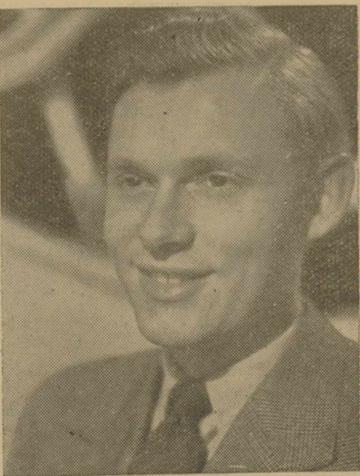
Passons maintenant à l'interprétation. Fernandel fait rire aux éclats pendant son sketch et est assez quelconque pendant la partie contemporaine. Jules Berry est, comme toujours, très à l'aise, mais ne donne pas sa pleine mesure. Claude Dauphin est mieux en homme mûr qu'en jeune. Suzy Prim et Simone Berriau n'ont pas l'occasion de briller beaucoup, mais la première fait rire pendant quelques instants. Comme acteur, Yves Mirande s'est, hélas, apparenté à Yves Mirande, auteur des *Petits Riens* et non à celui qui fut l'auteur de *Derrière la Façade*. Pour Cécile Sorel, on se demande vraiment comment, après l'expérience plus que concluante de *L'An 40*, on a encore pu songer à lui



André, qui fut excellent...

faire faire du cinéma. Tramel, André et Jean Daurand sont naturels et jouent juste. Raimu a oublié son nom et Janine Darcey, qui doit être angélique, l'est sans trop de difficultés. Thérèse Dorny passe en coup de vent et Jean Mercanton est bien énervant.

Malgré toutes les faiblesses que nous venons de signaler, les spectateurs sont heureux de retrouver leurs vedettes favorites en si grand nombre. Un bon point pour Leboursier : il a essayé de donner leur chance à des



... et Jean Mercanton, qui eût moins de chance

jeunes ou à des acteurs de théâtre qui n'avaient presque pas fait de cinéma. Cela n'a pas été heureux dans tous les cas, mais c'est tout de même intéressant. Par exemple, Suzanne Coulomb est remarquable de sincérité et Arbéssier a du mordant dans un petit rôle de snob. Lydie Vallois est très bien dans la partie contemporaine. Par contre, Michèle Olivier et Jacqueline Paris sont mal dirigées, de même que Marc Anthony, Lucien Hubert est correct ; Gérard Oury, Françoise Thurin et les autres, insignifiants.

Ch. F.

AVOCAT MONDAIN.

Il y a pas mal de façons de résoudre une énigme policière au cinéma. Celle, par exemple, qui consiste à identifier le criminel dès le début et à le poursuivre pendant quarante cinq minutes à grands coups de klaxons, d'agents motocyclistes, de : « Allo ! Allo ! alerte à toutes les voitures... » La manière Loy-Powell qu'on pourrait appeler la méthode sandwich : un indice, une querelle, un indice, une querelle. Mais la plus mauvaise est certainement celle de *L'Avocat mondain*. A la dernière bobine du film on nous révèle l'existence d'un vague comparse, à la mine patibulaire évidemment, et qui, paraît-il, avait cent bonnes raisons de commettre ce crime dont une au moins était excellente.

C'est tout. Ce serait vraiment peu si l'élément féminin n'avait aucune part à l'action. Rassurons-nous. Il y a d'abord une femme brune ravissante, puis une autre femme blonde adorable et enfin une femme rousse qui a autant de beauté que les deux premières réunies. Mais nous la verrons peu... c'est la victime... Avec elle meurt notre intérêt pour l'histoire. Car ce M. Christopher Durant « Society lawyer » recueille vraiment trop de sympathies agissantes pour que nous lui accordions la nôtre. Tous, depuis le gangster qui a ben cœur, jusqu'au garçon d'ascenseur, tous, s'ingénient à lui rendre la tâche facile. Et ses acolytes ne sont pas pour rien dans la réussite finale.

Le voyou sympathique c'est Léo Carrillo. Nous lui devons les meilleurs moments du film. Il mourra d'ailleurs lui aussi mais, à la fin, pour satisfaire aux exigences de la morale. Son personnage de « tueur » bienfaisant qui zézaie d'un bout à l'autre du film, ne manquera pas de déclencher les rires. L'avocat mondain c'est Walter Pidgeon dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a beaucoup de conviction. Virginia Bruce n'a rien à faire, elle est toujours très belle et chante agréablement. Mention honorable à la jeune brune qui est Frances Farmer. Quant à la victime rousse elle a du talent, mais pas de nom.

Il y a une chanson amusante, les deux ou trois boîtes de nuits inévitables, le valet ahuri, toutes ces têtes que nous avons vues mille et une fois, le coup du rédacteur en chef qui fait composer ses titres deux heures à l'avance. Tout cela n'est ni très nouveau, ni très amusant.

G. C.

COUPURES DE PRESSE

Roger Bry, dans *Le Petit Journal*, fait le procès de la publicité cinématographique et de la Grande Presse.

« Il est navrant de constater à quel point la publicité cinématographique a généralement manqué son but.

« On a cru, avant la guerre, que le mensonge, l'exagération, l'emploi démesuré des superlatifs allaient donner au cinéma le nouvel élan qui lui faisait alors défaut. On a cru que les derniers potins des coulisses et les extravagances de la star en vogue allaient servir une industrie que l'on étouffait sous le poids des contre-vérités les plus manifestes. Il eût fallu, tout au contraire, pour ne pas dégoûter le public, pour lui permettre de prendre au sérieux un art des plus respectables, lui assurer une publicité intelligente, dépouillée, digne des valeurs éducatives et de propagande qu'il représente.

« C'est donc tout un esprit qu'il faut réformer, toute une méthode dont il faut faire disparaître les erreurs passées.

« Le développement de l'industrie cinématographique est lié moins à la quantité de la publicité utilisée qu'à sa qualité. On a trop pris l'habitude de considérer cette publicité indispensable comme matière à potins sur la vie privée des artistes, alors qu'il eût fallu considérer moins les individus que l'ensemble de la question cinématographique elle-même. Par voie de conséquence, on a diminué l'intérêt que le spectateur portait aux choses de l'écran.

« Désormais, la publicité payante devra être renforcée par une propagande générale en faveur du cinéma, par des informations sérieuses, par des interviews qui ne révèlent plus du simple cahin-cage et du mensonge.

« La rubrique cinématographique peut avoir une influence décisive sur le lecteur. Il appartient donc à la presse de ne pas fausser l'esprit du public mais, au contraire, de diriger son jugement, d'orienter son goût, d'élargir ses connaissances en la matière. A ce prix seul, les journaux pourront concourir à la rénovation indispensable du cinéma.

« La presse, trop souvent, l'a desservi. Il faut, à présent, qu'elle le soutienne. Son importance mondiale, sa portée morale, sa valeur éducatrice méritent un tout autre effort que celui qui, jusqu'ici lui a généralement été accordé. »

*
La semaine prochaine nous comptons apporter un témoignage assez éclatant de la véracité du tableau tracé par Roger Bry

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darce
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

SUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Charles Vanel, Edwige Fenech, Bernard Lancret, seraient les principaux interprètes du prochain film de Maurice Cam. *Les Remparts de Henry Bordeaux*.

— Charles Vanel et Kelly Gallian seraient les vedettes d'un film dont l'intrigue se déroulerait en Afrique. Pierre Billon en serait le réalisateur.

— A la Garoupe, Jacques Prévert travaille au scénario du prochain film « Impéria ». Micheline Presles et Louis Jourdan en seront les protagonistes.

— Pierre Brasseur vient d'écrire le scénario d'un nouveau film intitulé *Le Rebouteux du Village* qui sera interprété par Fernandel et Arletty, Pauline Carton, Louise Carletti et Carletina et l'auteur.

— André Robert, notre confrère du « Petit Parisien » vient de faire un voyage d'études en zone libre.

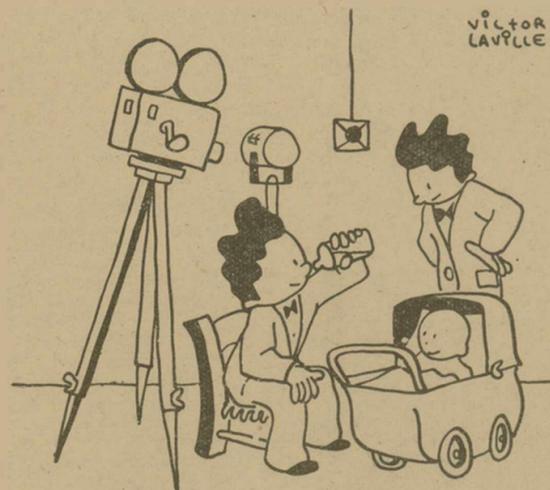
— Arletty et André Luguet vont interpréter à l'écran les rôles que jouaient Jeanne Aubert et Daniel Lecourtois dans *Voléro* de Michel Duran, sur la scène.

— Kérien, avant de retourner à Paris où il doit interpréter le rôle dans *Rouletabille contre Rouletabille*, s'est lancé à Nice avec Thérèse Carivel, qui fut une des plus jeunes trapézistes du cirque Amar.

— Edmond T. Gréville donnera le 15 octobre le premier tour de manivelle de son nouveau film *Les Femmes ne mentent jamais* d'après un scénario de Pierre Porte, adapté et dialogué par Roger Vitrac, avec Mireille Balin, Claude Dauphin (ou Albert Préjean) Lucienne Lemarchand, Eliane Léonidoff, Gisèle Alcée, Félix Oudart, Chukry-Bey, Antony Canetier, etc.

— Marie Dubas prépare une tournée avec *Claudette* de Claude Terrasse.

EXIGENCE DU CINÉMA



— Tu crois qu'il va pleurer ?

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINÉMAS

A "JEUNE FRANCE"

Gabriel d'Aubardé a réuni la Presse Marseillaise pour faire part aux journalistes des réalisations et des projets de « Jeune France ». Comme on le sait, « Jeune France » a assuré l'organisation de nombreuses assemblées de jeunesse avec le concours des Comédiens Routiers et de 75 sociétés artistiques d'amateurs. C'est également sous l'égide de « Jeune France » que Maurice Jacquemont a joué dans 50 villes *L'Étoile de Séville* et que l'on a présenté *Portique pour une Fille de France* sans oublier la troupe de music-hall « Grand Soleil » qui a donné 55 représentations dans le Centre.

Aujourd'hui, « Jeune France » vient de prendre une initiative très intéressante. L'organisation a décidé de rassembler pour un week-end de 4 jours des poètes parmi lesquels Jacques Baron, Pierre Emmanuel, L. G. Gros, Paul Gilson, René Lupoie, Georges Neveux, Claude Roy, Roger Lannes, etc. qui rencontreront à Lourmarin, en vue d'une collaboration future, des musiciens parmi lesquels nous relevons les noms de Jacques Ibert, Henry Bernard, Jean Bernard, Daniel Lesur, etc.

ARTISTES ! REALISATEURS ! TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

PEINTURE
DECORATION
ADY
THEATRES-APARTEMENTS-MAIRIES
Ateliers : 17, Rue de St-Johann
BUREAU : 2, Rue Vieux-Larzac
Tel. C. 1484 - MARSEILLE

Les
GALERIES BARBÈS
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB

* Les Amis de la Revue de l'Écran

Le Gérant : A. DE MABINT
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALCAZAR, 42, c. Belsunce. — Tradition de minuit.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — La rebelle.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Le proscrit.
ARTISTIC, 12, boulevard Jardin-Zoologique. — Programme non communiqué.
BOMPARD, 1, boulevard Thomas. — Jeunes filles en détresse.
CAMERA, 112, La Canebière. — Conflit.
CANET, rue Berthe. — L'Etoile de Rio.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Un homme a disparu.
CASINO, Saint-Henri. — Les gars du large.
CASINO, Saint-Louis. — Légions d'honneur.
CASINO, Saint-Loup. — Richard le Téméraire (premier épisode).
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Belle étoile.
CESAR, 4, pl. Castellane. — Père Lebonnard.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Un amour en l'air.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Programme non communiqué.
CHAVE, boulevard Chave. — Fermé.
CHIC, 28, rue Belle-de-Mai. — Grisou.
CINEAC P. Marseillais, 74, Canebière. — Quatre hommes et une prière.
CINEAC P. Provençal, c. Belsunce. — Tricoche et Cacolet.
CINEVOG, 36, La Canebière. — La vallée des géants.
CINEO, Saint-Barnabé. — L'insoumise.
CLUB, 112, La Canebière. — Le monde tremblera.
COMEDIA, 60, rue de Rome. — Ultimatum.
COSMOS, L'Estaque. — Ivresse blanche.
ECRAN, La Canebière. — Richard le Téméraire (2 épis.)
ELDO, 24, pl. Castellane. — Le juif Suss.
ETOILE, bd Dugommier. — Valet de cœur.
FAMILIAL. — Programme non communiqué.
FLOREAL, Sain-Julien. — Mystère de la maison Norman.
FLOREOR. — Concession internationale.
GLORIA. — Les deux bagarreurs.

GYPTIS, Belle-de-Mai. — Programme non communiqué.
HOLLYWOOD, 38, rue Saint-Ferréol. — Chemin de l'honneur.
IDEAL, 335, rue de Lyon. — Prince Bouboule.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Richard le Téméraire (1er épis.).
IMPERIAL, rue d'Endoume. — Programme non communiqué.
LENCHE, 4, place de Lenche. — La foule en délire.
LACYDON, 12, quai Maréchal-Pétain. — Secret des Chandeliers.
LIDO, Saint-Antoine. — Cet âge ingrat.
LIDO, Montolivet. — Programme non communiqué.
LUX, 24, boulevard d'Arros. — Programme non communiqué.
MADELEINE, 36, avenue Maréchal-Foch. — Cité des Lumières.
MAGIC, Sain-Just. — Les hauts de Hurlevent.
MASSILIA, rue Caisserie. — Remords.
MAJESTIC, 53, rue Saint-Ferréol. — Le monde tremblera.
MODERN, La Pomme. — Berlingot et Cie.
MONDAIN, 160, boulevard Chave. — Fermé.
MONDIAL, 150, chemin des Chartreux. — Veillée d'amour.
NATIONAL, 229, boulevard National. — Lune de miel à Bali.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — Cette nuit est notre nuit.
NOVELTY, quai M.-Pétain. — Le maître de poste.
ODDO, boulevard ODDO. — Cavalcade. Embuscade.
ODEON, 162, La Canebière. — Le théâtre de dix heures.
OLYMPIA, 36, place Saint-Michel. — Fermé.
PALACE-SAINT-LAZARE, rue H-rche — Baille de l'or.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Vénus aveugle.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Remontons les Champs-Élysées.
PIAZA, 60, boulevard Oddo. — Programme non communiqué.
PRADO, avenue du Prado. — Cet âge ingrat.
PROVENCE 42 bd Major. — Envoyé très spécial.
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Les rapaces.
REFUGE, rue du Refuge. — Programme non communiqué.
RECENT, La Govotte. — Rose de Broadway.
REFFENCE, Saint-Marcel. — L'émirante.
REFINA, 309, av. Capelle. — Trois camarades.
REFX, 58, rue de Rome. — Quartier Latin.
RIALTO, 31, r. Saint-Ferréol. — Invitation au bonheur.
RITZ, Saint-Antoine. — Programme non communiqué.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. — En liberté provisoire.
ROYAL, Capelle. — En liberté provisoire.
ROYAL, Sainte-Marthe. — Programme non communiqué.
SAINT-GABRIEL, 8, c. de Lorraine. — Envoyé très spécial.
STAR, 29, rue de la Darse. — Têtes de pioche.
STUDIO, 112, La Canebière. — Adieu, valse de Vienne.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Professeur Nock.
TRIARON, Saint-Jérôme-La Rose. — Des hommes sont nés.
VARIETES, rue de l'Arbre. — Programme non communiqué.
VAUBAN, rue de la Guadeloupe. — Cœur en fête.



Monique W. à Clermont-Ferrand. — Impossible de vous donner une réponse si vous ne nous communiquez pas vos nom et adresse.

René C. T. à La Seyne. — Les « carrières cinématographiques », comme vous les appelez, sont très nombreuses et variées. Pour vous guider, il faudrait encore que nous sachions ce qui vous attire particulièrement. Mais de toute façon vous nous semblez encore bien jeune pour aborder ce métier. Mieux vaudrait attendre un peu...

Miles P. et C. à Aix-les-Bains. — Lettres transmises.

Charles K. à Tunis. — Nous ne répondons pas par lettre et nous ne donnons pas d'adresses d'artistes. Si vous voulez bien nous faire parvenir des lettres affranchies pour nos artistes préférés, nous nous chargerons volontiers de les transmettre.

Denise M. à Toulon. — D'habitude, quand on parle de « créer » un film, on entend par là : réaliser, c'est-à-dire mettre en scène. Ce n'est certainement pas cela

que vous voulez faire ? Envoyez-nous votre scénario, nous vous dirons franchement ce que nous en pensons.

J. B. à Lauzun. — Il nous est impossible d'insérer des annonces de ce genre.

Georges F. à Villeurbanne. — Nous ne vendons pas de photos d'artistes américains. Consultez nos listes. Pour Deanna Durbin, vous pourriez peut-être tenter votre chance à l'agence Universal de Lyon, mais cela nous semble bien aléatoire.

Emile G., à Sisteron. — Lettre transmise.

André P. à Amélie les Bains. — Nous ne comprenons pas très bien. Vous dites que vous voulez devenir assistant opérateur dans un studio ou un cinéma. Ce n'est pas du tout la même chose. Plus loin, vous dites que vous travaillez déjà comme opérateur. Pourquoi voulez-vous alors devenir assistant ?

Solange M. et les autres. — Nous avons toujours annoncé les

projets de Réda-Caire, mais ceux-ci ne se sont pas encore réalisés. Nous reparlerons plus longuement de votre artiste préféré quand il y aura quelque chose de concret à signaler.

Paul D., à Montluçon. — La place nous manque, évidemment, pour parler de tous les artistes, mais au fur et à mesure, nous consacrons des articles à ceux qui sont les plus intéressants, et qui sont d'actualité. Charles Vanel vient de terminer *Le Soleil a toujours raison*. Constant Rémy fait du théâtre à Paris, Abel Jacquelin se trouve en Suisse où il joue sur scène. Georges Rigaud est retourné en Argentine et Conrad Veldt tourne à Hollywood. De même pour Claude Rains que vous avez pu voir récemment dans les films des sœurs Lane. Nous n'avons pas de nouvelles de Jean Max. Les

« Visages et Contes du Cinéma » ne paraissent plus. Les trois artistes qui vous intéressent, n'avaient pas paru dans cette collection.

Lola M., à Toulon. — Lorsque nous vous demandons de faire une liste, il ne s'agit pas de vos désirs, nous les connaissons par cœur, mais des lettres que vous écrivez aux studios et aux autres revues car vous en oubliez la suite logique, ne sachant plus à qui vous vous adressez. Le métier auquel vous aspirez ne se gagne pas en écrivant à tout le monde mais en travaillant. Vous vous faites des illusions et vous montez la tête vous-même. Nous croyons que vos rêves ne vous attirent que des désillusions et même désagréments, revenez sur la terre !

NOS PHOTOS D'ARTISTES

SERIE I

ANDREX
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Ketti GALLIAN
Jacqueline LAURENT
Pierre STEPHEN
RELLYS

SERIE II

ALIBERT
Gaby ANDREU
Paul CAMBO
CHARPIN
Georges FLAMANT
Jim GERALD
Georges IANNES
Suzy PRIM
Germaine ROGER
Albert PREJEAN

Toutes ces photographies, format carte postale internationale, signées par le photographe des vedettes, Erpé à Nice sont récentes et inédites.

Elles ne peuvent être vendues séparément, et sont en vente à nos bureaux au prix de 25 francs la série. Pour les envois par poste, joindre 3 francs pour frais de port, de recommandation et d'emballage. Les règlements devront se faire par virement à notre C.C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement, ni des règlements en timbres-poste.